Le livre s'achève par des index et une bibliographie relativement complète où n'apparaissent cependant ni les dates, ni les lieux d'édition des ouvrages utilisés. En somme, et malgré une information étendue sur le sujet, l'auteur, victime d'un zèle apologétique excessif, se fourvoie à maintes reprises. On ne saurait donc utiliser son étude qu'avec une infinie prudence.

Floréal SANAGUSTIN
(Université Lumière — Lyon II)

Jean-Charles SOURNIA, *Médecins arabes anciens, X^e^ et XI^e^ siècles*. Paris, C.I.L.F., 1986. 24 × 16 cm, 269 p.

Le pari de J.-Ch. Sournia, professeur honoraire à la faculté de médecine de Paris et bon connaisseur de la tradition médicale arabe, a été d'aborder la médecine arabe médiévale non pas sous la forme d'une énième histoire synchronique, mais directement par les textes.

L'auteur a ainsi sélectionné des textes écrits par cinq des grands médecins de l'époque classique, avec le souci de corriger certains lieux communs qui font généralement de ces praticiens de simples transmetteurs du savoir grec. Ce choix a porté délibérément sur des textes mettant en exergue l'acuité des observations cliniques, le sens critique et l'intérêt que portaient ces praticiens à la pharmacopée. J.-Ch. S. met donc à la disposition d'un public averti des documents originaux, en arabe, accompagnés de leur traduction. Le choix est suffisamment éclectique pour permettre à un tel public de saisir la nature de la médecine arabe des X^e^ et XI^e^ siècles à travers quelques-unes de ses manifestations.

De Yuḥannā b. Māsawayh, J.-Ch. S. présente quelques aphorismes, " formule pédagogique vieille comme le monde et toujours justifiée de nos jours ". D'Abū Bakr b. Zakariyyā al-Rāzī, l'auteur nous donne quelques fragments dans lesquels al-Rāzī censure Galien. L'obstétrique et la pédiatrie sont présentées à travers quelques extraits de l'œuvre du médecin andalou Ibn Ṣā'īd al-Qurṭubī. De l'immense œuvre d'Abū l-Qāsim al-Zahrāwī, J.-Ch. S. a retenu le traité relatif à l'extraction des flèches, chapitre important de la chirurgie militaire. D'Abū 'Alī Ibn Sīnā enfin, l'auteur présente un passage conséquent de l'*Urǧūza fīl-ṭibb* traitant de l'hygiène et de la pratique médicale. On voit donc que l'auteur a voulu, par la diversité des extraits réunis, insister sur la variété des préoccupations des médecins arabes de cette époque et cerner la personnalité de cinq d'entre eux.

Le présent ouvrage est précédé d'une brève introduction (p. 1-6), intitulée " Médecine arabe ancienne et Histoire moderne ", où le cadre institutionnel dans lequel fonctionnait la médecine arabe est précisé, ainsi que la diversité de l'origine ethnique et religieuse des médecins qui est une des caractéristiques marquantes de cette médecine. D'autre part, l'auteur tente de préciser la notion de doute scientifique, " déjà conseillé par Hippocrate et constant chez les auteurs arabes ". Malgré le fait qu'un texte liminaire se prête peu à des développements, il nous semble qu'une telle affirmation est difficilement recevable si elle n'est pas relativisée. Nous dirions plutôt que le doute scientifique — et encore faudrait-il définir ce que l'on entend par " scientifique " — s'il n'est pas une constante, n'en apparaît pas moins en filigrane chez de

BCAI 7 (1991) Sournia (J.-Ch.): Médecins arabes anciens, Xe et XIe siècles, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

nombreux médecins comme al-Rāzī, par exemple. Il faut dire que le poids de la tradition grecque et la structuration de son système étaient tels que peu d'auteurs prirent le risque de s'aventurer sur de nouvelles voies. C'est dans des domaines tels que l'ophtalmologie, la pharmacopée, la chirurgie, l'observation clinique, que les médecins arabes montrèrent le plus d'indépendance et de sens de l'observation.

J.-Ch.S. évoque très pertinemment une dimension trop souvent négligée de cette médecine; il s'agit de son implantation dans le subcontinent indien où, jusqu'à aujourd'hui, elle demeure une tradition vivante enrichie, aux confins de la pratique populaire, par le substrat pharmacologique local.

Le premier médecin étudié est Yuḥannā b. Māsawayh, dit Jean Mésué (m. 857). Chrétien nestorien, originaire de Ǧundisāpūr, il fut à la fois l'archétype du médecin de cour et celui du maître issu d'une grande famille de praticiens. De plus, il anima une équipe de traducteurs, polyglottes pour la plupart, et dont les travaux jetèrent les bases de ce qui allait devenir, en quelques décennies, la médecine arabe. Les 131 aphorismes médicaux présentés avec en vis-à-vis leur traduction, s'inscrivent dans une tradition hippocratique. Mais contrairement aux aphorismes d'Hippocrate qui sont des recettes pratiques, les présents aphorismes sont plutôt des préceptes destinés aux élèves d'Ibn Māsawayh et notamment au plus glorieux d'entre eux : Ḥunayn b. Isḥāq [1]. Ces aphorismes démontrent l'attention qu'Ibn Māsawayh prêtait à la déontologie et à la formation des médecins. En effet, il met l'accent sur les qualités morales indispensables à l'exercice de cet art et sur la nécessité de la méthode en matière de diagnostic. Une grande prudence guide sa démarche, comme cela apparaît dans l'aphorisme n° 4; " La vie est trop courte pour que l'on connaisse l'action de toutes les plantes de la terre; fais donc usage des plus connues, sur lesquelles on est d'accord; laisse celles qui sont exceptionnelles et borne-toi à celles que tu as expérimentées. " L'intérêt majeur de ce texte réside dans sa vitalité du cadre conceptuel élaboré par les médecins de la haute époque.

Suivant un ordre chronologique, J.-Ch.S. s'intéresse ensuite à Abū Zakariyyā al-Rāzī (m. 925), le Rhazès des auteurs latins. Ce grand clinicien, dont on ne peut taire le nom dans aucune étude de la médecine arabe, est, comme son prédécesseur, un Persan qui termina sa vie à Bagdâd. Si la vie de Jean Mésué fut marquée par son activité de traducteur, al-Rāzī consacra une bonne partie de la sienne à la direction d'un hôpital. Son nom reste par conséquent attaché à une des manifestations les plus originales de la médecine arabe : l'institution hospitalière. L'hôpital peut être considéré comme le premier pas dans l'institutionnalisation de la fonction médicale en Orient médiéval. Ensuite apparaîtront les madrasas ou les iǧāzas (licences d'exercice).

S'il fallait qualifier al-Rāzī en quelques mots, nous pourrions dire qu'il manifestait un grand sens de l'observation clinique et une grande rigueur déontologique qui l'amenait à se montrer féroce à l'égard des charlatans. " La médecine n'est facile que pour les imbéciles, affirmait-il. " Le fil conducteur des extraits choisis dans le *Ḥāwī fil-ṭibb* est la remise en question par al-Rāzī de certains aspects du legs transmis par Galien. " Rhazès est parfois, sévère, il décèle les contradictions chez Galien, il l'accuse de mal observer ses patients, de ne pas bien décrire

1. Ces aphorismes sont extraits du *Livre des axiomes médicaux* (*Aphorismi*) *de Yuḥannā b. Māsawayh* (*Jean Mésué*), éd. et trad. D. Jacquart-G. Troupeau, Genève 1980.

BCAI 7 (1991) Sournia (J.-Ch.): Médecins arabes anciens, Xe et XIe siècles, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'évolution des maladies, de ne pas être assez précis dans ces définitions. " Une telle attitude critique, pour louable qu'elle soit, ne va pas, bien évidemment, jusqu'à la condamnation de l'ensemble du schéma hippocratique. On notera que la critique d'al-Rāzī se développe selon deux axes : d'une part, il relève les contradictions internes à l'œuvre de Galien et, d'autre part, il s'oppose à certaines de ses théories en matière de diagnostic et de thérapeutique. Son argumentation est étayée par son expérience personnelle de praticien, autant que par son sens de la polémique.

Le troisième médecin que l'auteur entreprend de nous présenter (p. 75-153) est Ibn Ṣāʿid al-Qurṭubī (m. 980), qui laissa un *Livre de la génération du fœtus et du traitement des femmes enceintes et des nouveaux-nés*. Pour la première fois, celui-ci aborde dans leur ensemble la procréation, l'obstétrique, la pédiatrie, et exprime clairement l'avis que l'obstétrique n'est pas une discipline mineure, mais qu'elle fait partie intégrante de la médecine. Un des passages les plus importants est celui relatif aux règles de l'accouchement, car Ibn Ṣāʿid y évoque la chaise à accoucher et consacre un long développement aux positions du fœtus. Il préconise, lorsque l'enfant se présente mal, de le refouler dans la matrice afin que l'expulsion devienne normale. Dans le chapitre qu'il consacre à la pédiatrie, il aborde les maladies et troubles infantiles en détail : aphtes, toux, vomissements, insomnies, cauchemars, affections de l'oreille, fièvres, diarrhées, etc. Pour chacun de ces syndromes, il prescrit des traitements à base de simples et formule des règles d'hygiène.

Restant dans le domaine andalou, J.-Ch.S. évoque ensuite (p. 155-195) l'œuvre chirurgicale d'Abū l-Qāsim al-Zahrāwī / Aboulcassis (m. 1013) à partir d'un texte consacré à l'extraction des flèches. Ce médecin s'est beaucoup intéressé à l'instrumentation et on lui doit la description d'interventions audacieuses : lithotomie, trépanation, etc. Tout comme al-Rāzī, il n'est pas tendre à l'égard des charlatans de son époque : " Ainsi j'en ai vu beaucoup se réclamant de ce savoir et s'en vantant, et n'ayant ni connaissance ni expérience. J'ai vu un médecin ignorant inciser un bubon au cou d'une femme : il coupa certaines artères du cou si bien que la femme se mit à saigner jusqu'à tomber morte devant lui. "

Le traité présenté est un modèle de chirurgie de guerre. L'extraction des pointes de flèches est un art qu'avait déjà abordé Celse avant lui. Abū l-Qāsim conseille, comme le fera plus tard A. Paré pour les plaies d'arquebuses, de mettre le blessé dans la position qu'il avait lorsqu'il fut atteint de façon à repérer plus facilement le corps étranger par l'exploration à la sonde. L'orthopédie d'Abū l-Qāsim, qui influencera la chirurgie de Guy de Chauliac, est également évoquée puisque les traumatismes étaient fréquents lors des batailles. Sa grande maîtrise apparaît dans le passage suivant : " J'ai aussi enlevé une autre flèche de la gorge d'un chrétien. C'était une flèche arabe, une de celles qui ont deux barbillons; j'incisai en profondeur entre les deux jugulaires (car elle était fichée dans la gorge) et manœuvrai doucement jusqu'à ce que je l'extraie; le chrétien fut sauvé et guéri ".

J-Ch.S. conclut son étude (p. 197-267) par Abū ʿAlī Ibn Sīnā (m. 1037), le philosophe-médecin qu'il est inutile de présenter. L'extrait choisi est la seconde partie de son *Urǧūza fīl-ṭibb*, poème de 1326 vers qui constitue la version condensée du *Qānūn fīl-ṭibb*. Un tel poème avait un intérêt didactique certain, ce qui explique son succès immédiat, en Orient comme en Occident, et le grand nombre de commentaires qui lui furent consacrés. Toutefois de tels essais

BCAI 7 (1991) Sournia (J.-Ch.): Médecins arabes anciens, Xe et XIe siècles, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

sont trop artificiels et simplificateurs pour avoir un grand intérêt scientifique; seule leur valeur didactique peut être retenue. On y remarque cependant un énorme effort de rationalisation, effort également présent dans le *Qānūn*, ainsi qu'une volonté de systématisation et de classement du savoir médical.

Bien qu'étant un livre destiné à un public de non-arabisants désireux d'appréhender quelques manifestations de la médecine arabe médiévale, *Médecins arabes anciens* eût gagné à comprendre quelques notes qui font réellement défaut. Certaines interprétations fautives du texte arabe sont à relever de-ci, de-là (cf. le passage sur la sciatique / *ʿirq al-nasā*), mais dans l'ensemble l'ouvrage est précieux en tant que témoignage de l'état de la médecine aux X^{e}/XI^{e} siècles.

Floréal SANAGUSTIN
(Université Lumière — Lyon II)

Rasā'il Ibn Rušd al-ṭibbiyya, Les traités médicaux d'Averroès, édités par Georges C. Anawati et Saʿīd Zāyed. Le Caire, Centre de l'édition de l'héritage culturel, 1987. 438 + 15 p.

G.C. ANAWATI et P. GHALIOUNGUI, *Medical Manuscripts of Averroes at El-Escorial*, translated with an Introduction and Commentaries. Le Caire, Al-Ahram Center for Scientific Translations, 1986. 500 p.

Depuis les travaux d'Ernset Renan, le grand philosophe-médecin de Cordoue, Averroès (1126-1198), est relativement bien connu en Occident. Mais si l'on connaît ses ouvrages philosophiques, on ignore généralement ses œuvres médicales : le *Kitāb al-kulliyyāt* " le livre des généralités ", son commentaire sur l'*Urǧūza fī l-ṭibb* " Le poème de la médecine " d'Avicenne, et ses petits traités médicaux. Ce sont ces opuscules que G.C. Anawati et S. Zāyed publient, pour la première fois, d'après les manuscrits arabes 873, 881 et 884 de la bibliothèque de l'Escorial.

Sept traités sont des résumés (*talḫīṣ*) d'ouvrages de Galien : 1. les éléments; 2. le tempérament; 3. les facultés naturelles; 4. les fièvres; 5. les causes et les symptômes; 8. la conservation de la santé; 9. le moyen de guérir; deux traités sont des œuvres originales d'Averroès : 6. les variétés de tempérament; 7. la thériaque.

Le premier volume contient l'édition du texte arabe des traités; elle est précédée d'une préface du D^{r} Ibrahim Madkour, d'une introduction de G. C. Anawati et des règles pour l'édition des textes d'Averroès; on regrettera l'absence d'un index des termes techniques, pourtant prévu par les règles de l'édition.

Le second volume renferme la traduction anglaise des neuf traités; la traduction annotée de chaque traité est précédée d'une brève description du manuscrit qui le contient et d'une synopsis; à leur traduction, les auteurs ont ajouté une utile introduction sur la biographie d'Averroès, Galien dans la tradition arabe et les principes de la médecine arabe (p. 11-50), et une importante étude sur l'histoire de la thériaque (p. 385-450).

Gérard TROUPEAU
(E.P.H.E., Paris)

BCAI 7 (1991) Sournia (J.-Ch.): Médecins arabes anciens, Xe et XIe siècles, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net